

## VÊTURE ET POUVOIR XIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> SIÈCLE

GEORGES HANNE

ARIBAUD Christine; MOUYSET, Sylvie (Textes réunies par), *Vêtture et pouvoir XIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> Siècle*, Actes de Colloque des 19 et 20 octobre 2001, Centre Universitaire d'Albi, CNRS-Université de Toulouse-Le Mirail, Collection Méridienne, 2003, 180 p.

L'organisation de ce colloque en 2001 à Albi et la publication des actes en 2003 par le principal laboratoire toulousain d'histoire ont contribué à donner une audience à un domaine de la recherche historique qui est sans doute, du moins en France, l'un des plus novateurs en cette première décennie du XXI<sup>e</sup> siècle. Soulignons d'ailleurs qu'une large majorité des 90 références de la bibliographie fournie à la fin de l'ouvrage est postérieure aux années 1980. Depuis 2001 plusieurs colloques internationaux ont été directement consacrés au vêtement comme celui tenu à Rennes en janvier 2007, intitulé *Costumes régionaux, mutations vestimentaires et «modes» de constructions identitaires (18<sup>e</sup> - 21<sup>e</sup> siècle)* organisé par Jean-Pierre Lethuillier. Il n'est pas indifférent que les deux organisatrices viennent de deux champs académiques distincts, bien que voisins, l'histoire pour Sylvie Mouysset et l'histoire de l'art pour Christine Aribaud, toutes deux enseignantes à l'Université de Toulouse. L'intérêt pour la vêtture du département toulousain d'histoire de l'art doit être replacé dans un contexte plus large, qui voit par exemple l'anthropologie archéologique du vêtement figurer parmi les thèmes nouveaux d'anthropologie de l'art et d'archéologie générale au sein du département d'histoire de l'art et d'archéologie de la Sorbonne.

Cet ouvrage montre en tout cas à quel point l'association des compétences, des questionnements et des méthodes est une nécessité pour faire progresser nos connaissances. Ce qui est vrai de l'emblématique en général, l'est aussi de l'histoire du vêtement et des pratiques vestimentaires, la seconde se rattachant à la première dès que l'on prend le parti de considérer le vêtement comme porteur d'une signification et marqueur d'une identité. Tel a bien été l'orientation des organisateurs du colloque d'Albi qui a réuni 12 contribu-

teurs sous le patronage de Daniel Roche, auteur d'une *histoire du vêtement (XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)*, sur-titrée *la culture des apparences*, et de Nicole Pellegrin, médiéviste, qui a consacré plusieurs ouvrages à l'histoire du vêtement. Les relations entre vêture et pouvoir sont en effet envisagées prioritairement en mettant en évidence comment des éléments vestimentaires peuvent symboliser et signifier le pouvoir pour ceux qui les portent ainsi qu'aux yeux des observateurs, spectateurs de la mise en habits du pouvoir.

Tel est explicitement le propos de la seconde partie du recueil au sein de laquelle Odile Blanc, chercheuse spécialisée dans les sciences de l'information et l'histoire du livre – le vêtement peut se lire comme un texte, s'attache à montrer comment un vêtement qui habille à lui seul, le manteau, est de façon assez générale, porteur d'autorité de la fin du Moyen Âge jusqu'à nos jours. Denise Turrel, en revanche, met en valeur le rôle d'un détail vestimentaire, l'écharpe blanche, dans le contexte spécifique des guerres de religion françaises. En l'espèce, cela permet de voir comment la vêture –ou la parure, les deux notions ne sont pas disjointes– peut se trouver investie d'une charge de pouvoir, dès lors que celui qui se l'attribue et en fait son emblème personnel devient le titulaire de la puissance suprême. Le rôle du vêtement est alors essentiel dans le ralliement des élites au nouveau monarque, d'autant que sa blancheur symbolise en elle-même l'innocence retrouvée, l'avènement d'une nouvelle ère à travers une «métaphore de l'âge d'or». L'écharpe devient ainsi médiatrice entre le ciel et la terre et donne lieu à une «resacralisation de l'in-signé royal» auprès des catholiques les moins conciliants.

La brève contribution de Rémy Cazals, qui, du fait des contraintes éditoriales, ne peut s'adosser que sur une iconographie restreinte par rapport à celle sur laquelle s'appuyait sa contribution à Albi, met justement l'accent sur un autre élément particulier du costume en articulant l'opposition entre la casquette plate ouvrière, qui se généralise au début du XX<sup>e</sup> siècle, et le chapeau bourgeois, qui est le signe d'une vie rangée et d'une certaine notabilité à laquelle, paradoxalement, les représentants syndicaux du monde ouvrier peuvent accéder. Le chapeau qui rehausse devient alors une sorte d'emblème de respectabilité, sinon de pouvoir. La même symbolique bipolaire est à l'œuvre, de façon encore plus nette, à travers l'opposition entre la «femme en chapeau» de la bourgeoisie et «la femme en cheveux» des milieux populaires.

De façon globale cependant, c'est la pièce majeure ou la plus visible de la vêture, manteau, robe, ou encore chasuble, qui est à l'honneur dans l'ouvrage. Plusieurs contributions sont consacrées, de fait à la seconde, puisqu'il s'agit d'étudier comment les hommes de robe, magistrats municipaux ou royaux, expriment leur pouvoir à travers un vêtement qui en est l'emblème indispensable. Telle est explicitement la thématique de la dernière partie dont le titre, «corps de ville, corps visible», souligne la nécessité sous l'Ancien Régime des manifestations vestimentaires à la fois de la solidarité corporati-

ve et de la dignité du pouvoir édilitaire ou judiciaire. C'est aussi le propos de Sylvie Mouysset qui dès la première partie du recueil, destinée à présenter les «trames de recherche» qui ont guidé les organisatrices du colloque, souligne les enjeux de pouvoir qui se développent autour de la robe consulaire et examine les façons dont les consuls des villes de France méridionale jouent de l'attribut vestimentaire majeur de leur charge. Connaisseuse des édiles ruthénois, elle s'appuie aussi sur les cas d'Albi, de Castres et de Villefranche-de-Rouergue, pour montrer à partir de textes ou d'images comment la robe est essentielle à la fonction, ainsi qu'on peut l'observer dans les rituels de prise de robes au cours desquels la translation du vêtement de l'ancien édile à son successeur met en scène la pérennité de l'autorité municipale. Emblème de cette «intangibilité du politique», la robe consulaire donne une nouvelle identité à celui qui la revêt et qui acquiert instantanément un pouvoir dont il n'est que le détenteur provisoire et partiel.

Elle est une occasion de nous interroger sur l'efficacité des prises d'habits, une des pistes de travail justement qu'évoque Nicole Pellegrin en ouverture du volume. Bien que les auteurs ne l'aient pas fait, un rapprochement vient à l'esprit entre le fameux «dire, c'est faire» de J. L. Austin et le (re)vêtir, c'est pouvoir dont ils font la démonstration. À l'époque moderne comme au Moyen Age, autant sans doute que les paroles d'intronisation, que tout le monde ne peut entendre ou comprendre, la prise et le port de la robe transforment littéralement la qualité de l'individu et donne une efficacité immédiate à son autorité. L'emblème n'est plus seulement ici la manifestation du pouvoir, il en devient la source, dans une société catholique qui repose sur la croyance en la présence réelle de Dieu dans la matière transformée. C'est précisément la raison pour laquelle les atteintes matérielles à l'habit de pouvoir, évoquées à la fois par Sylvie Mouysset et par Antoine Coutelle, sont des mises en cause particulièrement graves de l'autorité. C'est aussi pourquoi le privilège de porter la robe rouge est âprement défendu par les magistrats du présidial de Poitiers, ainsi d'ailleurs que par d'autres présidiaux. Comme le fait remarquer A. Coutelle, le vêtement «n'est pas seulement le témoin, mais l'enjeu d'une évolution politique» et à certains égards un facteur agissant de cette dernière pourrait-on même prétendre.

Bien que les lieux d'exercice des organisatrices et de déroulement de l'évènement aient orienté une certaine régionalisation des contributions, celle-ci n'a rien d'exclusif comme le montre, entre autres, le texte de Thomas Lüttenberg consacré aux lois vestimentaires des villes allemandes au XVI<sup>e</sup> siècle. Ici, ce n'est plus le vêtement qui est signe, ou source, de pouvoir, mais le pouvoir qui prescrit et surtout proscrie le vêtement. L'auteur a eu le mérite, tout germanique peut-être, de poser d'emblée une problématique bien définie et d'en faire un parcours méthodique, en mettant en avant l'opposition fonctionnelle classique, à propos de la législation de l'époque moderne,

entre contrainte efficace et effective d'une part et simple symbole de l'autorité de l'autre. Autrement dit, il s'agit de comprendre si des textes législatifs normatifs visent effectivement à leur mise en application ou s'ils cherchent seulement à faire exister l'autorité dont ils émanent. Cette opposition est en fait dépassée par la distinction entre la loi elle-même et son application: la première dit ou redit l'ordre social théorique, la seconde vérifie qui peut le transgresser et qui ne peut impunément se le permettre. Les modalités d'application de la loi, et donc aussi de sa transgression, que nous ne percevons qu'indirectement et très partiellement, font l'objet de négociations informelles permanentes entre les différents groupes sociaux. L'exemple des lois vestimentaires allemandes, notamment celle édictée en 1582 à Augsbourg, permet en tout cas d'illustrer parfaitement le fait que la législation moderne «n'est pas un acte répressif de l'État contre une société cherchant la liberté, mais un processus de consultation et de négociation entre différents pouvoirs sociaux...».

Si l'histoire du vêtement met ainsi en évidence l'artificialité de toute frontière entre histoire sociale et politique, elle pourrait être aussi l'occasion d'une histoire sociale et politique de la culture. La thème «vêtement, scénographie et pouvoirs» qui constitue le troisième volet des actes aurait pu y conduire mais l'orientation pluridisciplinaire de la manifestation n'a sans doute pas favorisé le traitement de ces aspects. Christine Lamarre, la seule historienne convoquée sous cette rubrique, reste de fait dans l'étude des relations entre des groupes sociaux et un pouvoir supérieur en mettant l'accent de façon pertinente et subtile sur le rôle de l'uniforme dans les compagnies de jeux militaires au XVII<sup>e</sup> siècle, groupes de socialibilité délaissés à tort par les historiens. Claudette Joannis, conservateur du musée de la Malmaison, rassemble utilement et sur un mode plaisant, mais sans prétendre à une mise en perspective, des éléments sur la représentation du pouvoir dans les costumes de scène en s'attardant particulièrement sur les atours de Phèdre. La démarche ethnologique, nous permet d'ailleurs de saisir les coulisses de cette vêtue du pouvoir sur scène, grâce à une enquête de terrain *in vivo* au festival d'art lyrique de Saint-Céré qui étudie le pouvoir de vêtir des habilleuses à l'opéra. Au-delà de la qualité certaine de ces deux textes et de l'intérêt de la mise au jour par Annie Paradis, ethnologue de l'EHESS, des ressorts profonds d'un «travail sacré» à travers l'observation des opérations essentielles de ce qui apparaît bien comme un «sacré travail», on peut cependant regretter que ces contributions, –tel est aussi le cas d'ailleurs, mais pour d'autres raisons, de celle de Rémy Cazals– trouvent assez peu d'échos dans les autres textes du recueil. Se limiter à l'acception politique du pouvoir aurait sans doute permis de gagner en cohérence, même si les chemins de traverse sont parfois les plus agréables à emprunter. Il est vrai aussi que les discussions, dont la richesse est simplement évoquée, échappent au lecteur alors qu'elles ont certainement permis de

dresser des ponts, ou du moins de suspendre des passerelles, entre les champs disciplinaires et les arguments des différents auteurs.

Ce manque, pour le lecteur absent aux journées d'Albi, est cependant en partie compensé par l'introduction problématique de Nicole Pellegrin qui propose les trois pistes de réflexion que lui ont inspirées cette rencontre, qui sont aussi trois objets de recherche à traquer : la robe masculine, chargée de pouvoir, mais aussi d'ambiguïté, l'interdiction ou la prescription vestimentaire, la prise d'habit enfin, ce dernier thème étant celui qui fédère le mieux les diverses approches. Il permet de mettre en évidence la sacralité de la vêtire, présente non seulement dans les oripeaux du pouvoir politique, mais aussi dans le costume de scène et plus encore dans celui de la cène. L'étude consacrée par Christine Aribaud à la chasuble doit inviter cependant l'historien à la modestie et à la prudence dans son approche de la vêtire. Une grande diversité peut en réalité se cacher derrière une apparente uniformité et une normativité proclamée. Le nombre important de chasubles conservées, en raison sans doute du caractère sacré de l'objet et du soin qui l'entourait et dont il continue à bénéficier dans les sacristies, donne forme en effet à un véritable corpus vestimentaire dont seule l'analyse systématique permettra de dégager les variations géographiques et chronologiques. L'historien de l'art est sans doute le mieux armé pour tirer parti d'un contact direct avec les vêtements et reconstruire le décryptage de leurs formes, de leurs motifs, de leurs textures et de leurs couleurs, surtout s'il s'agit de pièces précieuses et richement décorées et a fortiori d'éléments religieux.

La pluralité des approches renvoie à celle des sources, dont cet ouvrage démontre la possibilité autant que la nécessité. Textes, images, objets matériels en sont les trois principales catégories, subdivisées elles-mêmes en une multitude de types et secondées par le recueil des témoignages, voire l'immersion totale dans le terrain de l'ethnologue. Le livre est servi sur ce plan par une riche iconographie, composée de 30 planches, dont la plupart sont en couleur et où se côtoient photos de vêtements ou de scènes et reproductions d'œuvres picturales, de gravures, de modèles et de riches enluminures, notamment celles contenues dans les Annales de la ville de Toulouse qui font l'objet des commentaires érudits et instructifs de François Bordes, directeur des archives municipales. L'ouvrage, on le voit, constitue à bien des égards un jalon important, non seulement dans l'histoire du vêtement, mais aussi dans le champ de l'emblématique et apporte par ailleurs une contribution éclairante à l'histoire du pouvoir.

# *Vêtire & Pouvoir*

*XIII<sup>e</sup> - XX<sup>e</sup> siècle*



*Textes réunis par*

CHRISTINE ARIBAUD ET SYLVIE MOUYSSET

*Actes du Colloque des 19 et 20 octobre 2001  
Centre universitaire d'Albi*

FRAMESPA

2003